

ce sont les circonstances dans lesquelles elle a été enfantée.

En 1881, Desaulniers avait dix-huit ans. Pendant les vacances, il retrouvait, tous les jeudis, chez M. Labossière, son condisciple, une *gang* de galopins aussi déterminés que lui à diriger le *vulgum pecus*.

Indépendamment de M. Labossière, aujourd'hui prêtre, il rencontrait là MM. Nap. Rivet, C. Dugas, F. Couture et N. Cadot. Les deux premiers sont maintenant de graves docteurs, et les deux autres de modestes jésuites. M. Gustave Dorval faisait également partie du septuor.

Si je n'ai pas lu cette tragédie, et je m'en félicite, j'en connais du moins le titre, ou plutôt le sujet : C'est la mort de Beaudoin, comte de Flandre, empereur de Constantinople, roi de Jérusalem, seigneur d'une foule de lieux circonvoisins, innocente victime du roi de Bulgarie, etc., etc.

En supposant, — ce qui est probable mais ce qui n'est pas prouvé, — que cette tragédie ne vaille rien, il convient de tenir compte des conditions Dumasques (que le bon Dieu et mes lecteurs me pardonnent cet horrible néologisme) dans lesquelles Desaulniers s'est laissé entraîner à ce crime.

À la suite d'une gageure, il s'engagea à faire une tragédie en quatre actes et en vers. Par surcroît d'audace, il promit à ses amis de leur donner lecture du premier acte le jeudi suivant ; du second, le jeudi d'après, et ainsi de suite jusqu'à complet achèvement de la tragédie.

Encore une fois, je ne connais pas cette manifestation du grand art littéraire, mais il me suffit de connaître les circonstances originales de son enfantement pour diagnostiquer chez son auteur des tendances littéraires aussi audacieuses qu'héroïques.

Après cet exploit, Desaulniers réintégra le collège des jésuites, y couvrit ses grades et se lança dans la carrière réduite où ses goûts, sinon son génie, le poussaient.

En 1883, alors que ses fonds de culottes portaient encore la trace luisante des bancs de l'*Alma Mater*, résolu, il prit la direction de la *Revue Canadienne*. À cette époque, comme aujourd'hui du reste, cette intéressante revue avait une nuance politique assez incolore. Cette particularité permit à Desaulniers, non de se distinguer mais de faire un indispensable apprentissage. Son règne à la *Revue Canadienne* dura un an et demi.

Croqueur de lignes, il ne craignait pas de courir deux lapins à la fois : Il collaborait à l'*Étendard* en même temps qu'il dirigeait politiquement la *Revue canadienne*. Que fit-il à l'*Étendard* dans les premiers temps ? Des écoles, cela se devine. Mais après un an

ou deux de travail assidu, il était passé maître cuisinier et confectionnait des hors-d'œuvres que le vulgaire nomme *articles de fonds*, articles assez remarquables pour attirer l'attention des politiciens militants.

Grâce à ces antécédents presque glorieux, Desaulniers fonda le *National* en 1889, le 13 décembre, et un vendredi, s'il-vous-plait.

Cette lugubre coïncidence va faire plaisir à Fréchette, le hideux septique. J'en suis fort aise, car je partage son indifférence pour les jours et pour les dates.

Le *National* qui, à l'heure actuelle, compte un noyau de 2,500 abonnés peu turbulents mais fidèles, a eu des fortunes diverses. Il fut d'abord hebdomadaire ; puis bi-mensuel. Les efforts de son fondateur ne suffisaient pas à vaincre la concurrence et le *National* aurait été peut-être condamné à mort sans les événements de 1892. La campagne électorale s'annonçait implacable et ardente ; il fit un effort surhumain et transforma sa publication en un journal de bataille quotidien. C'est dans cette lutte qu'il eût l'occasion de faire valoir ses qualités d'écrivain pondéré et de politicien presque savant.

Il succomba parce que c'était écrit, mais non sans gloire.

Après cette défaite honorable, le *National* reprit son petit train de vieux rentier et ne parut plus chez ses amis qu'une fois par semaine.

Comme la visite est bien accueillie et que les amis sont nombreux, cela suffit à la vitalité de ce journal aimable où Desaulniers s'entretient la main lorsque les affaires de l'importante imprimerie qu'il dirige lui en laissent le loisir.

Car il est bon de savoir qu'il possède ce qui complète ses goûts : Une imprimerie.

Avant de poursuivre, je dois présenter à mes lecteurs le héros de ce chapitre, ce que j'avais consciencieusement oublié :

Gonzalve Desaulniers est ce que les irrévérencieux appellent communément un maigriot.

D'une taille moyenne, grêle et nerveux, il n'a aucune ressemblance avec Cyr, le fameux hercule qui jongle avec des poids de fonte aussi facilement que vous et moi avec des petits pois. Voilà pour la charpente. Au physique, si l'on enlève à Gonzalve Desaulniers sa myopie, sa démarche soucieuse, les taches de rousseur qui jaspent son visage, sa manie de parler philosophie lorsqu'on lui cause affaires, son invincible répugnance à écouter tout discoureur qui l'entretient de chiffres, son empressement à accueillir le premier songe-creux venu qui développe artistement devant lui une théorie spéculative ; si on lui pardonne ses distractions ; si on passe l'éponge sur sa candeur ; si on